

## Récit de vie de Madame M. Extraits

Mme M. a 74 ans. Elle m'a sollicitée, car elle souhaite transmettre des anecdotes de son enfance et adolescence, à ses petits-enfants. Ce sont des situations parfois comiques, parfois tristes, qui sont généralement relatées lors des repas familiaux. Les enfants ont entendu ces histoires de nombreuses fois, et râlent, explique-t-elle, en lui disant affectueusement qu'elle radote. Mais ils s'en amusent toujours autant. Les petits enfants, eux, écoutent d'une oreille ; ils les oublieront, car à cet âge, on ne sait pas que ces petites histoires-là sont importantes... En les mettant par écrit, la mémoire restera au-delà de la première génération, et l'on continuera à sourire pendant les réunions familiales, lorsque l'un des descendants de cette aïeule lointaine y fera allusion.

En voici un extrait :

### **3 ou 4 ans**

#### *Le premier cheveu blanc*

Ma mère est morte en 1943, à 28 ans. Elle était atteinte d'une tuberculose osseuse. Je l'ai connue assez peu puisque je suis née en 38, et je n'ai pas beaucoup de souvenirs d'elle. Par contre, je me rappelle très bien que je lui enlevé son premier cheveu blanc, en montant sur une chaise. Je n'avais pas plus de 4 ans, et elle devait avoir 26 ans.

#### *Le lit à roulettes*

Lorsque maman n'a plus été capable de se lever, nous avons déménagé chez mes grands-parents, car mon père ne pouvait pas s'occuper de nous. Mon grand-père lui avait fabriqué un lit sur roulettes, et nous l'amenions dehors lorsqu'il faisait beau.

#### *Apprentissage de la lecture*

C'est pendant ces années qu'elle m'a appris à lire, car je ne suis pas allée à l'école maternelle : je ne sais pas très bien pourquoi. On m'a dit que j'avais failli mourir à la naissance, car j'avais attrapé la coqueluche. Peut-être que l'on a considéré que j'étais trop fragile : J'étais, d'après ce qu'on m'a dit, très menue. Maman prenait donc un livre, et m'apprenait. Je ne m'en souviens pas, mais c'est ce qu'on m'a raconté.

### **5 ou 6 ans**

#### *Pas de fleur pour un Allemand*

Pendant la guerre, je vivais donc chez mes grands-parents. Nous habitons dans une usine, car mon grand-père qui en était le contremaître y avait un logement de fonction. Un petit jardin séparait la

maison de la rue et mon grand-père y cultivait des fleurs. À cette époque, les Allemands occupaient l'usine et on les voyait circuler tout autour de la maison.

Un jour, j'étais dans le jardin en train d'aider mon grand-père à soigner ses fleurs. Un jeune Allemand est passé dans la rue, s'est arrêté en me regardant et a dit : « Tu vas être gentille et me donner une fleur... » Je me suis retournée vers lui et j'ai répondu, bras croisés, les yeux noirs, le ton sec et définitif : « Non ! » Mon grand-père était dans ses petits souliers. Mais l'Allemand a souri et s'en est allé.

#### *Même pas peur !*

Je me rappelle que lorsque la sirène qui annonçait une attaque aérienne se mettait en marche, nous courrions dans un abri qui était creusé dans le sol, juste en face de l'usine. Mais moi, je restais dehors, car je n'aimais pas y entrer. Un jour, une bombe est tombée du côté de Cestas, pas très loin à vol d'oiseau. De là où j'étais, j'ai entendu l'énorme explosion et j'ai vu jaillir tous les débris du sol.

J'ai toujours aimé regarder les choses dangereuses : les orages, par exemple, me fascinaient aussi. Ma sœur avait un peu peur, elle se cachait sous la table ; mais moi, j'ouvrais la porte, je m'asseyais par terre et je regardais...

#### **Entre 6 et 10 ans**

##### *Première rentrée scolaire*

Je suis rentrée directement en cours préparatoire en 45, j'avais donc presque 7 ans. Je savais déjà lire, écrire et compter. Au bout d'une semaine, on m'a fait passer en CE1. Tous les matins, la maîtresse proposait de faire une dictée. C'était mon premier jour dans cette classe, et donc, ma première dictée. Lorsque je suis arrivée à la fin de la page, il ne restait qu'un mot à écrire. J'ai hésité, puis finalement, je me suis autorisée à l'écrire en dehors des lignes, pour ne pas gaspiller une autre page. La maîtresse a vu cela et s'est alors mise dans une colère noire. Elle n'a pas tenu compte du fait que j'arrivais juste ; elle m'a prise par les cheveux et m'a envoyée valser derrière le tableau ; puis, elle m'a bousculée brutalement en me cognant contre la bibliothèque et contre le tuyau de chauffage central. Elle a fini par me lâcher et je suis restée là un bon moment.

##### *La « brebis galeuse »*

Je me rappelle aussi l'institutrice très méchante que j'ai eue en CM1. Un jour, elle m'a traitée de « brebis galeuse ». C'était à la sortie de 5 h : quelqu'un m'a poussée et je me suis trouvée projetée contre la fillette qui se trouvait devant moi dans la file ; l'institutrice m'a attrapée brutalement et m'a envoyée dans un coin de la classe. Tout le monde est sorti et je suis restée là. J'étais profondément vexée et je lui en ai toujours voulu.

À l'époque, certaines maîtresses avaient des comportements un peu particuliers avec les enfants ; ce serait tout à fait inimaginable aujourd'hui. Cette maîtresse avait un jour arraché la boucle d'oreille d'une petite fille en lui tirant l'oreille. Elle n'a pas eu d'ennui. Lorsqu'on était maltraité de cette manière, les parents soutenaient la maîtresse. Il n'y avait pas de suites, en général.

##### *Le chien « très méchant »*

La maison de mes grands-parents faisait partie d'un immeuble de bureau dont certaines fenêtres donnaient sur l'usine. Nous avons un chien loup, assez méchant, qui montait la garde. Car mon

grand-père assurait aussi la sécurité de l'usine pendant les week-ends et jours fériés. Le chien, je crois, s'appelait Siki. Nous l'avions trouvé à la SPA.

Le chien était donc attaché face à l'immeuble de bureau : par une des fenêtres, il pouvait apercevoir un employé que, pour une raison inconnue, il n'aimait pas du tout.

Un jour, une des fenêtres était ouverte, car c'était l'été. Le chien, qui avait dû se détacher, a sauté par la fenêtre dans le bureau et s'est approché de l'employé : se dressant de toute sa hauteur, il a posé ses pattes sur ses épaules, l'empêchant ainsi de bouger. Il a fallu s'interposer pour éviter le pire. L'employé n'a plus jamais ouvert sa fenêtre !

Ce qui m'a toujours étonnée, c'est que ce chien « très méchant » comme c'était noté sur la pancarte à l'entrée de l'usine, ne nous a jamais agressés, nous, les enfants. Je me rappelle qu'il transportait ma sœur sur son dos.

Une autre fois, quelqu'un est entré dans l'usine alors qu'elle était fermée. Siki lui a sauté dessus, pattes avant sur les épaules, et a attendu ainsi, que quelqu'un vienne délivrer sa proie. Il y a aussi cette fois où un monsieur du bureau est venu à l'usine, accompagné de son fils d'une dizaine d'années : le chien ne le connaissait pas. Le garçon a voulu aller caresser le chien, mais celui-ci lui a sauté dessus en grognant. On l'a fait reculer, mais tout le monde a eu très peur. En fait, il avait peut-être envie de jouer, tout simplement.

## **Une dizaine d'années**

### *Le jour du terrible incendie de 49*

Le samedi, quatre ou cinq ouvriers restaient dans l'usine. Ce jour-là, je marchais avec ma sœur le long du mur qui entourait le bâtiment. En me retournant vers elle, j'ai aperçu, au loin, une immense colonne de fumée. Je me rappelle qu'à ce moment-là, quelques ouvriers nous parlaient : « Vous avez vu cet incendie ? » leur ai-je dit... et subitement, j'ai perdu l'équilibre et suis tombée dans un énorme trou dans le ciment, d'environ 60 Cm de côté, assez profond, car je n'avais pas pied, et qui servait à l'écoulement des eaux. Je suis restée quelques secondes suspendue, riant, les bras posés sur les bords du trou, les jambes pendantes à l'intérieur ; puis, avant que quiconque n'ait bougé pour m'aider, je m'en suis extirpée, en faisant passer une jambe puis l'autre, par-dessus le bord. J'ai trouvé ça très drôle, jusqu'à ce que je réalise que tout le monde me regardait d'un air bizarre. En baissant les yeux, j'ai vu que mes jambes dégoulaient de sang. Je m'étais bien abimée tout un côté au niveau de la hanche, et j'avais un trou dans le tibia.

Nous sommes rentrées et ma grand-mère a appelé le médecin. Finalement, personne à la maison n'a été capable de me soigner et j'ai donc dû le faire toute seule : je me rappelle que ma grand-mère et ma sœur tournaient les yeux lorsque je le faisais, ainsi que tous les autres adultes. Cela ne devait pas être bien beau !

## **13 à 16 ans**

### *Le bœuf curieux*

Quand on était en vacances, avec ma sœur, nous allions quelquefois chez une tante et un oncle qui habitaient Loupiac. On y retrouvait deux cousins et des amis avec qui nous nous amusons bien. Un jour, nous jouions à cache-cache, et nous avons traversé un pré en courant. Un bœuf s'est tout à coup mis à nous poursuivre, et dans son élan, il a cassé la barrière et a cavalcé derrière nous jusqu'à

la maison ! Nous nous sommes littéralement jetés à l'intérieur, nous croyant protégés. Le bœuf a passé sa tête à travers le rideau de la porte... et s'est arrêté, hésitant. Il a dû sentir qu'il ne fallait pas aller plus loin. C'était un bœuf très curieux, nous a expliqué mon oncle par la suite. Il a pris l'animal par le col et l'a ramené dans son pré. Évidemment, nous, nous avons eu très peur, et n'avons jamais plus recommencé.

#### *Une professeure d'anglais excentrique*

À l'époque, le collège s'appelait le « cours complémentaire ». Nous avions une professeure d'anglais, Mme G., qui était crainte. Elle était aussi très excentrique. Elle venait à l'école en bicyclette. Il faut préciser qu'il était interdit de rentrer dans la cour en vélo. Mais elle se permettait de le faire. Tous les matins, donc, elle arrivait en pédalant toujours très lentement. Alors, nous rentrions toutes derrière elle, sur nos bicyclettes, en pédalant à la même vitesse. Elle ne s'en apercevait jamais. Cela lui faisait un drôle de cortège et tout le monde rigolait sur notre passage.

Quand nous ne savions pas notre leçon d'anglais, Mme G. nous punissait à la récréation : nous devions faire le tour de la cour en révisant la leçon non sue. Il y avait donc régulièrement, une procession d'élèves punies qui faisaient semblant de marmonner leur leçon.

Lorsqu'une élève bavardait pendant l'un de ses cours, elle se levait d'un air mauvais, descendait de l'estrade, courrait vers l'élève sur ses talons aiguilles, lui administrait une bonne « tirée » de cheveux, puis revenait tranquillement sur son estrade. Les élèves de la classe à l'étage en dessous, entendaient donc les claquements de talons (lents pour descendre de l'estrade, puis très rapides, puis un silence, puis lents de nouveaux) et s'imaginait parfaitement la scène. C'était une sorte d'« histoire sans paroles », qui faisait bien rire tout le monde.

#### **17, 18 ans**

##### *Une intendante très « économe »*

En 56, j'étais à l'École Normale. À l'époque, on y rentrait en troisième ou en seconde, après avoir passé un concours. Cette année-là, l'hiver a été très dur. Il a neigé : il y en avait un mètre de profondeur et la neige a tenu pendant plusieurs jours. Toute la vie s'est arrêtée. Il n'y avait plus de bus, plus de voiture dans les rues. Nous étions bien contentes, car nous avons pu nous défouler dans la neige et faire une grande bataille de boules de neige. Nous nous étions mises en tenue de sport et sommes revenues trempées de la tête aux pieds ! Nous nous sommes donc toutes déshabillées et il y avait des vêtements à sécher sur tous les radiateurs de l'établissement. L'intendante, qui était très « près de ses sous », a récupéré tous les vêtements sur les radiateurs ; pour les reprendre, il a fallu lui payer une caution !

Plus tard, je me rappelle que les canalisations ont claqué sous l'effet du gel et, la nuit, nous mettions tous nos vêtements sur le lit pour essayer de nous réchauffer !

Cette intendante, qui portait beaucoup de bijoux, nous rationnait, et il arrivait que nous mangions de la viande dure. Un jour, nous nous sommes révoltées et avons refusé de manger la viande qu'elle avait fait servir. Mais cela n'a rien changé !